

# James Baldwin, L'homme qui meurt

Pierre E. Brodin

Volume 16, Number 1 (91), January–February 1974

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/30463ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Brodin, P. E. (1974). James Baldwin, L'homme qui meurt. *Liberté*, 16(1), 120–128.

## JAMES BALDWIN, L'HOMME QUI MEURT<sup>(1)</sup>

Né à HARLEM en 1924, James BALDWIN est incontestablement un des meilleurs écrivains de sa génération. Auteur de romans et d'essais traduits dans plusieurs langues, il s'est affirmé avec *Another Country* (*Un autre pays*) et avec *The Fire next time* (*La prochaine fois le feu*.)

Dans *Tell me how long the train's been gone* (traduit en français sous le titre de *L'homme qui meurt*), BALDWIN raconte à la première personne l'histoire d'un célèbre acteur noir américain, Leo PROUDHAMMER. Ce comédien de trente-neuf ans, un soir, au cours d'une représentation dans un théâtre de San Francisco, est terrassé par une crise cardiaque. Transporté à l'hôpital, il se voit imposer une période d'immobilité au cours de laquelle il revit en pensée son enfance, sa jeunesse et les débuts de sa carrière d'acteur.

Leo, comme l'auteur du roman, est né à HARLEM. Son père était antillais ; il venait de la Barbade et descendait de « rois » indigènes :

« Notre père — comment décrirai-je notre père ? — était un paysan barbare ruiné et exilé dans un Harlem qu'il exécrait, où il ne voyait jamais le soleil ni le ciel de ses souvenirs, où la vie n'existait nulle part, ni au-dedans ni au-dehors, et où il n'y avait aucune joie. Par là j'entends aucune joie dont il se souvint.

« En eût-il été autrement, eût-il été capable d'emporter avec lui la moindre parcelle de cette joie qu'il avait connue dans cette île lointaine, alors l'air de la mer et l'envie de danser auraient parfois transfiguré nos effroyables galetas. Notre vie aurait été très différente. Mais non, il n'avait emmené avec lui, de la Barbade, que du rhum noir et une fierté plus noire encore, et des incantations magiques qui ne guérissaient et ne sauvaient jamais. Il ne comprenait pas les gens

---

(1) Gallimard, Paris, 1973, 447 pp.

au milieu desquels il se trouvait : à ses yeux, ils n'avaient aucune cohérence, aucune stature, aucune fierté. Il venait d'une race qui avait été très florissante, à l'aube même du monde, une race plus grande et plus noble que Rome ou la Judée, plus puissante que l'Égypte — il venait d'une race de rois, de rois qu'on n'avait jamais pris au combat, de rois qui n'avaient jamais été esclaves. Il nous parlait de tribus et d'empires, de batailles et de victoires, de monarques dont nous n'avions jamais entendu les noms — on n'en parlait pas dans nos livres de classe — et nous investissait d'une gloire dans laquelle nous nous sentions plus à l'étroit que dans nos chaussures achetées d'occasion. Dans la chambre étouffante de ses prétentions et de ses espoirs, nous titubions misérablement sur la pointe des pieds, comme on marcherait sur des rubis, nous égratignant les jambes sur des cassettes dorées, abattant avec un cri puéril la splendide tapisserie écarlate sur laquelle, en or et en pourpre, figuraient notre destinée et notre héritage. Il aurait pu difficilement en être autrement car la plus grande part de l'attention des enfants doit se concentrer sur la manière dont on s'adapte, dans un monde qui, à chaque heure qui passe, se révèle impitoyable. Si notre père était de sang royal, et si nous étions des enfants royaux, notre père était certainement la seule personne au monde qui le sût. Le propriétaire, lui, n'en savait rien, et nous remarquâmes qu'à lui notre père ne parlait jamais de notre sang royal. Jamais. Quand nous étions en retard pour le loyer, ce qui arrivait souvent, le propriétaire menaçait, dans des termes dont aucun roturier n'avait jamais usé envers un roi, de nous jeter à la rue. Il se plaignait que notre indolence, qu'il considérait comme un attribut de notre race, l'eût obligé, lui, un vieillard au cœur malade, à monter toutes ces marches pour nous supplier de lui donner l'argent que nous lui devions. Et c'était la dernière fois. La prochaine fois, nous nous retrouverions le derrière sur le trottoir ».

La mère de Leo était originaire de Louisiane. C'était une femme sérieuse, bonne, économe, courageuse et vigilante : « Elle venait de la Nouvelle-Orléans. Ses cheveux n'étaient pas comme les nôtres. Ils étaient noirs mais plus souples et

plus fins, et très longs. La couleur de sa peau me rappelait celle des bananes. Elle en avait le brillant et contenait la même sorte de promesse : et elle avait de minuscules taches de rousseur autour du nez et un petit grain de beauté noir juste au-dessus de la lèvre supérieure. C'était ce petit point, je ne sais pourquoi, qui la rendait belle. Sans lui, son visage aurait peut-être été simplement agréable, simplement joli. Mais cette verrue était amusante. Grâce à elle, nous comprîmes que notre mère aimait les choses amusantes, qu'elle aimait rire. Cette verrue nous faisait regarder ses yeux — de grands yeux sombres, extraordinaires, des yeux qui paraissaient toujours amusés, des yeux qui regardaient droit devant eux, qui semblaient tout voir, qui semblaient n'avoir peur de rien.

« C'était une femme ronde, potelée, aux chairs molles. Elle aimait les jolies toilettes et les pendentifs — elle n'en avait presque pas — et elle aimait faire la cuisine pour de nombreux convives ; et elle adorait notre père. Elle le connaissait, elle le connaissait à fond. Je ne cherche pas à jouer les timides ni à me montrer familier, mais à dire les choses comme elles sont et à rester tristement prosaïque, quand je dis que je ne saurai maintenant jamais ce qu'elle voyait en lui. Ce qu'elle voyait n'était certes pas visible pour la multitude ; ce qu'elle voyait permettait à mon père d'aller jusqu'au bout de la semaine de travail et de son dimanche de repos ; ce qu'elle voyait en lui le sauva. Elle vit qu'il était un homme. Pour elle, il fut peut-être un grand homme.

« Je pense, pourtant, que, pour notre mère, tout homme était grand tant qu'il aspirait à devenir un homme : cela signifiait que notre père était un être rare et précieux. Je me demandais toujours comment elle pouvait accepter cette vie, comment elle supportait cet homme — ses fureurs, ses larmes, sa lâcheté. Le dimanche soir, il était presque toujours méchant ; et la boisson le faisait pleurnicher.

« Il rentrait de son travail au début de l'après-midi et donnait à notre mère un peu d'argent. Ce n'était jamais assez naturellement, mais il en gardait toujours suffisamment pour aller s'enivrer ; elle ne protesta jamais, à ma connaissance du moins. Elle allait alors aux provisions. Je l'accompagnais, en

général, car Caleb était toujours sorti et notre mère n'aimait guère me laisser seul à la maison. Elle avait peur qu'il y ait le feu durant son absence — les incendies étaient assez fréquents dans notre quartier. Dieu le sait. »

Le frère aîné de Leo, Caleb, était un garçon fier et malheureux, qui quittera l'école de bonne heure, aura des démêlés avec la police, connaîtra des années humiliantes dans une prison du Sud, finira par s'engager dans l'armée au cours de la seconde guerre mondiale et, finalement, *conquis par le Seigneur*, deviendra prédicateur dans une petite église de Harlem.

La jeunesse de Leo sera marquée par des épreuves multiples : ses parents, très pauvres ne pouvant l'aider, il sera cireur de souliers, occupera de petits emplois éphémères. Ce seront pour lui des années « de peur, de chasse et de désordre ». Vers l'âge de dix-huit ans, il habite Greenwich Village avec une bande d'amis aussi pauvres que lui :

« Nous étions plus sales que les gitans, plus abjects que les mendiants, la bouche ouverte, dans un geste obscène pour recueillir le ver, le morceau de nourriture, la croûte de pain que le monde n'y laissait jamais tomber — mais le monde laissait tomber d'autres choses, nous suffoquions, nous vomissions, nous avions peur d'être empoisonnés — avec nos livres chapardés, nos disques « empruntés », nos prétentions étriquées, notre ignorance, notre nourriture volée.

« Pendant quelque temps, quatre ou cinq d'entre nous — ou plutôt, en fait, tous ceux qui le voulaient — partageaient deux étages d'un immeuble qui tombait en ruines, dans l'East Side. Cet immeuble avait, par décence, été rendu invisible de la rue. On entrait par une barrière, et l'on se retrouvait dans une cour où deux bâtiments se penchaient bizarrement l'un vers l'autre ; une troisième bâtisse, à l'autre bout de la cour, semblait s'appuyer sur les deux premières ; on eût dit trois amis ivres et fous tout prêts à tomber ensemble. Nous appelions ce lieu Paradise Alley, la « ruelle du Paradis » — cela peut paraître étrange, mais maintenant que j'y réfléchis, je m'aperçois que nous y étions attachés.

Rien ne fermait à clé dans ce « paradis » dont les occu-

pants avaient abandonné toute tentative de boucler quoi que ce fût ; ils avaient pris l'habitude de passer par les fenêtres les uns des autres, de franchir les portes des uns et des autres. Rien n'appartenait à personne, si bien que toutes les choses (et tous les êtres) qui se trouvaient là pouvaient être trouvés, et pris, n'importe où dans la maison. « C'était là que Barbara fut rendue enceinte pour la première fois — par un ami d'enfance de sa ville natale, qui s'était engagé dans les Marines et était venu la voir pour lui dire ce qu'il pensait des jeunes filles qui s'enfuyaient des maisons respectables et avaient perdu tout sens moral. Elle avait dû se faire avorter, et je l'aidai à réunir la somme nécessaire en travaillant dans les restaurants, et en chapardant à droite et à gauche — et c'est après cela qu'elle tomba malade et que nous devînmes beaucoup plus intimes ».

Au cours d'une soirée chez Mr. FRANK, professeur à la Ligue des Beaux Arts, à laquelle l'a entraîné son amie Barbara, la blanche collégienne « évadée » d'une famille riche du Kentucky, il décide de devenir acteur :

« Il y avait là, j'en suis bien certain, des centaines de personnes, et Barbara et moi, elle avec son bleu étincelant et moi, mon noir mat, étions intimidés par eux tous. Ils rutilaient, ils chatoyaient, ils parlaient d'une voix retentissante. Ils avaient cet air absolument inimitable affiché par ceux qui ont réussi. Nous en reconnûmes beaucoup, car beaucoup d'eux étaient célèbres. Je crois que Sylvia Sidney était là, elle jouait alors une pièce à New York ; et Frenchot Tone ; et Bette Davis. Et un grand nombre d'auteurs dramatiques et de metteurs en scène. J'étais étonné d'en reconnaître autant. Dans cette longue et haute pièce, cette salle élégante... ils paraissaient différents, à la fois plus jeunes et plus vieux — car on voit, dans la vie courante, des visages de gens qui ne se tiennent pas sur leurs gardes — et certainement plus petits qu'ils ne le semblaient sur scène ou sur l'écran. Je m'aperçus, par exemple, que les dents d'un tel étaient un peu crochues, et que tel autre avait les jambes arquées ; celui-ci était ivre, et il avait visiblement l'intention de s'enivrer encore davantage. Une actrice très célèbre me frappa d'étonnement : à très peu

de chose près, c'était une naine ; mais elle m'avait toujours paru très grande, dans ses longues robes royales quand je l'avais vue sur scène dans le rôle de l'impératrice de toutes les Russies.

« C'est peut-être cette nuit-là que je décidai véritablement de devenir acteur — que je décidai vraiment de m'engager dans cette voie impossible ; il est certain que c'est cette nuit-là qui fit naître dans mon esprit, d'une manière étonnante, la grande question de savoir où l'on pouvait découvrir les frontières du réel. Si une naine pouvait être une reine et me faire croire qu'elle avait six pieds de haut, alors pourquoi n'était-il pas possible que moi, cet être mesquin, maigre et noir, je devienne un empereur — l'Empereur Jones, par exemple ; pourquoi pas ? Et je commençai à examiner chaque personne, animé de cette cruelle intention ».

L'ascension de Leo sera très lente : il commencera par être assistant-décorateur dans une troupe d'essai et, pendant plusieurs années, il devra exercer des métiers divers pour subsister. Durant cette période il continuera à étudier l'art dramatique. De temps à autre, on lui offre de petits rôles mal payés. Il voit fréquemment Barbara mais leur liaison n'est pas de tout repos, parce que la jeune femme est Blanche et riche et que les préjugés de race, autour d'eux, sont loin d'avoir disparu. Léo fera finalement sa percée dans un petit théâtre de l'East Side en jouant le rôle principal de la pièce *Le blé est vert* :

« J'ai joué bien des pièces depuis lors, dont certaines ont remporté un succès beaucoup plus grand, mais celle-là, je ne l'oublierai jamais. Il n'est rien qui vaille le premier plongeon dans l'eau froide, tous ceux, qui y ont survécu vous le diront. Quand le rideau se leva, j'eus la certitude que j'allais vomir, là, devant tous ces gens. Lorsque je lançai ma première réplique : « Non Mademoiselle », je sus que tout allait bien se passer. Et on le voit bien à la tête des autres acteurs et aux réactions du public. Bunny et moi nous marchions très bien tous les deux, et le public manifesta son approbation à la fin de notre scène ; c'est la fin du premier acte, elle a lu l'ouvrage de Morgan et lui fait entrevoir toutes les potentialités

tés qui se trouvent en lui et qu'il n'a encore jamais soupçonnées.

« Je jouai cette scène pour tout ce qu'il y avait en elle, pour tout ce qui était en moi, et pour tous les jeunes Noirs de l'assistance — qui retenaient leur souffle, oui, vraiment, c'était, sans aucune méprise possible, le silence dans lequel le public et les acteurs opèrent une véritable récréation mutuelle — et pour le petit Leo disparu, et pour ma mère et mon père, et pour tous les espoirs et toutes les souffrances qui étaient en moi. Pour la première fois, oui, pour la première fois, je mesurais l'étendue de ma chance ; je pouvais, oui, je pouvais, si je gardais la foi, transformer ma souffrance en vie et en joie. Je pouvais vivre à jamais dans la douleur et le chagrin, mais si je gardais la foi, je ne serais jamais inutile. Si je gardais la foi, je pourrais faire pour les autres ce que je sentais ne pas avoir fait pour moi, et si je pouvais le faire, si je pouvais donner, je pourrais vivre.

« Notre scène termine le premier acte ; le rideau tomba et ils applaudirent à tout rompre. Nous étions soulevés par la marée déclenchée dans la salle. Notre dernière scène arriva, et je crois que nous la jouâmes bien. Je suis sûr qu'elle fut bien jouée. Le rideau tomba et nous entendîmes un effroyable tumulte. Konstantine (le metteur en scène) était debout dans les coulisses, le visage épanoui. Il me saisit, m'embrassa et me repoussa vers le plateau, et le rideau se releva pour le premier rappel. Nous sortîmes dans l'ordre prévu, et je disparus l'avant-dernier.

« Aucun baptême n'est comparable au baptême du théâtre quand vous êtes debout, sur la scène, inclinant le front alors que les rugissements du public déferlent sur vous. Aucun moment n'est semblable à celui-là : c'est à la fois beau et effrayant — ils pourraient être aussi bien en train de crier pour réclamer votre sang, et s'il en était ainsi, le bruit ne serait pas différent. Je saluai et saluai encore, pendant que les jeunes Noirs du public trépignaient en clamaient, et je me retournai vers Bunny pour la faire venir. Elle me rejoignit et, ensemble, nous saluâmes ; et puis le rideau tomba et je m'en allai, laissant Bunny toute seule. Le rideau remonta ; Bunny



souriait et saluait. Mais Bunny était une actrice professionnelle, et une femme très gentille, et elle tendit la main pour me rappeler, et Connie me mit son genou dans le derrière en me poussant en avant.

« Debout, le public m'acclamait. Bunny et moi, nous nous inclinâmes ensemble, et le rideau tomba, et Bunny s'en alla et puis le rideau monta de nouveau et je me retrouvai tout seul sur le plateau. Alors toutes les années de terreur et de froid, ces quelque vingt-six années, me parurent tout à coup dignes d'avoir été vécues. Et c'est seulement alors que je me rendis compte que je n'avais pas vu mon père ni ma mère au sein du public. J'avais joué pour eux, oh ! comme j'avais voulu qu'ils soient fiers de moi ! Mais je n'avais pas pensé à eux le moins du monde. Pendant un moment, on eût pu croire que le public ne voulait pas nous laisser aller, le rideau montait et tombait et, je ne sais pas pourquoi, une certaine crainte commença à faire battre mon cœur. J'essayai de voir s'ils étaient là. Mais ils n'étaient pas là. Je les aurais vus. Red était présent, lui, avec sa femme. Je les vis qui applaudissaient debout dans la salle. » Le succès est plaisant, mais gâté par la mort de la mère de Leo, survenue quelques jours après son premier succès, et par les problèmes posés dans une société où le dialogue était difficile, sinon impossible, entre les Blancs traditionalistes et les jeunes Noirs impatients.

La crise cardiaque de Léo l'a frappé lorsqu'il arrivait au sommet de sa gloire. Devra-t-il, saura-t-il rentrer dans l'ombre si sa santé en dépend ? Heureusement la chance est de son côté et il est fortement soutenu par l'amitié de ses proches, — aussi bien la Blanche Barbara que le jeune Noir Christopher. Après un voyage de repos en France, Leo retrouvera ses rôles, son public, les applaudissements des spectateurs :

« Ce soi-là, Barbara et Pete nous mirent à bord de l'avion de New-York. Caleb vint me voir à l'aéroport, avec Louise et l'un des enfants qui se faisait grand maintenant ; une famille noire parfaitement respectable — respectable pour une grande part parce que son nom était le mien. Comme nous le disons en Amérique, rien ne réussit comme le succès — aussi

bien pour les Noirs que pour les Blancs, et la respectabilité en est le résultat. Christopher, mon père et moi, passâmes une journée ensemble à nous promener à pied dans Harlem. Ils se ressemblaient beaucoup, tous les deux grands, tous les deux noirs, tous les deux rieurs. Et puis je partis pour l'Europe, seul. Et je revins. Je fis d'abord le film, *La Bonne Affaire* ; ce ne fut pas un très bon film, en fait, et puis je jouai une nouvelle pièce, et je me retrouvai bientôt, debout dans les coulisses, attendant le signal d'entrer sur le plateau. »

*L'homme qui meurt* n'est peut-être pas le chef-d'oeuvre de James Baldwin. C'est, en tout cas, sensible, un livre réaliste, parfois amer et brutal, mais écrit avec une émouvante sincérité et extrêmement puissant.

PIERRE E. BRODIN